

Décléricaliser le laïcat

« Le cléricalisme, favorisé par les prêtres eux-mêmes ou par les laïcs, engendre une scission dans le corps ecclésial », écrit François. « Ou par les laïcs » : dans la scission engendrée et les abus qui en résultent, ne perdons pas de vue ce qui est le fait, non pas des seuls clercs mais aussi des laïcs. Auteure d'un petit livre qui vient à point nommé, *Ces fidèles qui ne pratiquent pas assez... Quelle place dans l'Église ?*, (Lessius, 2017) Valérie Le Chevalier relève un fait étonnant. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, consciente des profonds bouleversements qui affectent la vie de tous, l'Église de France prend l'initiative de demander à la sociologie de l'aider à établir un diagnostic précis de ce qu'elle ressent comme une importante perte d'influence – perte déjà constatée en 1943 par Godin et Daniel dans *France, pays de mission ?*. Mandatés par les évêques, deux sociologues catholiques, Gabriel Le Bras, historien, et Ferdinand Boulard, prêtre, engagent dès 1946 un gigantesque chantier de recensements et d'enquêtes qui sera clos seulement dans les années 1970. Ils s'assignent comme objectif de mesurer scientifiquement « l'attachement d'une personne à l'Église à partir des seuls signes extérieurs considérés comme fiables ». Pour ce faire, ils définissent une « échelle des pratiques à cinq positions » : « séparés », « conformistes saisonniers », « pratiquants irréguliers », « pratiquants réguliers », « dévots ». Modélisant « un idéal-type de laïc », la dernière catégorie regroupe toutes celles et tous ceux « qui fréquentent assidument l'église, communient souvent, font partie d'associations pieuses ». Valérie Le Chevalier remarque que « la référence systématique à la messe » comme élément de comptage induit un « processus d'« eucharistisation » de la vie des laïcs ». Conséquence, la grande variété des manières pour les fidèles de décliner leur attachement à l'Évangile – pratiques de la charité, engagements, souci des « périphéries », dimension éthique de la vie sociale –, se trouve « subrepticement désinstitutionnalisée », au motif qu'on n'y décèle pas de « signes extérieurs d'attachement au dogme et à la discipline de l'Église ». Or, c'est renouer là avec une très ancienne propension du système clérical à l'autocentrement, à

faire de la vie du clerc ou du moine l'idéal chrétien par excellence dont la masse des laïcs est sommée de se rapprocher le plus possible, sans pouvoir y parvenir qu'au prix d'une négation de sa propre condition.

En fine analyste, Valérie Le Chevalier montre comment ce type d'approche à prétention scientifique a induit les « grands virages » qui ont façonné l'inconscient catholique français actuel. Le virage « eucharistique d'abord, en vertu duquel « croire, c'est aller à la messe ». Le fait ensuite de « délaissier la terminologie du *fidèle* pour adopter celle du *pratiquant* » : voilà qu'un grand nombre de chrétiens, du fait de leur bas niveau de pratique, a été conduit à ne plus se sentir faire partie de la famille. Un troisième virage a eu lieu à travers la promotion de l'apostolat des laïcs, l'appartenance aux différents mouvements d'action catholique, les diverses formations dispensées pour former des « cadres » ecclésiaux : « le mot *laïc* s'est comme cléricalisé pour devenir synonyme de "spécialiste" ». Dernier virage : le fait d'investir la quasi-totalité de l'énergie pastorale « autour du clergé situé principalement dans les grands centres, surtout urbains » et de produire ainsi mécaniquement une plus faible pratique eucharistique et donc un supposé moindre attachement à l'Église dans les territoires désertés par elle. Tout cela au moment même où l'esprit du renouveau engagé par Vatican II soufflait sur le peuple de Dieu, indice supplémentaire de l'ambiguïté du concile malgré sa volonté affichée de démonter le système clérical et de recentrer l'Église de Jésus le Christ sur le sacerdoce commun des baptisés.

Loïc de Kerimel
(extrait de *En finir avec le cléricalisme*, à paraître au Seuil en avril 2020)